



Les Rats de Cave

Lionel Deuquet

Lionel Deuquet est né à Colombes dans les Hauts-de-Seine, le 19 septembre 1952. Nous l'avons rencontré au Caveau de La Huchette le 21 avril 2002, en présence de Gigi Chauveau qui participe à l'entretien. Il évoque l'histoire du be-bop, côté Rive gauche à Paris, celle qu'il tient de ses professeurs puis celle qu'il a vécue. Au lendemain de la Seconde Guerre, on dansait à Saint-Germain-des-Prés, au Tabou, au Vieux-Colombier, au Kentucky Club où Jano Merry avait son fief, souvent accompagné par Claude Luter. Les Rats de Cave de l'époque s'appelaient aussi Jacques Lutéro, Hot d'Dédé, Michel Marthon, Paul Septembre et Alex, « le père de tous les danseurs de 1945 à 1948 ». Les GI's américains avaient apporté la musique et la danse à la Libération. C'était l'époque de « In the Mood » sur les radios françaises. Les danseurs étaient la suite logique des zazous d'avant-guerre où tout était excessif, les manches arrivaient au bout des mains, les cols arrivaient en haut de la tête, les bariolages de couleurs, les vestes à gros carreaux très longues, des chaussures vernies aux couleurs vives, les cheveux, courts sur les côtés, relevés au milieu et le parapluie indispensable. Nos danseurs un peu farfelus, une forme de dérision, une envie aussi de libération correspondaient bien au jazz et après cinq ans de guerre, les jeunes, même s'ils n'étaient pas zazous, dansaient sur du jazz et pensaient « existentialiste »...

Lionel Deuquet nous parle ici de la descendance de cette tradition.

Propos recueillis par Hélène Sportis



©Photo Bruno Bode, by courtesy of Lionel Deuquet

Jazz Hot : Qu'est-ce qui a favorisé votre passion ?

Lionel Deuquet : C'est le hasard qui m'a amené au be-bop. Dans les années soixante-dix, je cherchais un cours de claquettes et je suis tombé sur un cours de be-bop et j'en ai pris pour vingt ans !

Vous aviez des notions de musique ?

J'aimais la musique des années soixante-dix, le côté rythmique, les groupes comme Creedence Clearwater Revival, les Beatles, les groupes rock de l'époque, pas trop le jazz encore ; mais plus tard, grâce à ce prof de be-bop, Jacky Perrault, qui, dans ses cours, nous a initiés au jazz, je suis devenu un passionné. Mon premier contact avec le jazz ça a été « Mack the Knife » par Ella Fitzgerald, et j'ai tout de suite plongé. Le jazz a quelque chose de plus subtil que le rock, le « chabada », le swing.

Comment êtes-vous devenu professionnel ?

J'ai commencé par enseigner en 1980 et j'aime ça. Puis j'ai fait des démonstrations avec Jacky Perrault, et ensuite c'est devenu un véritable travail. Jacky Perrault m'a ensuite emmené sur la route de Jano Merry et Frédéric Rossi, les grands instigateurs du be-bop d'après-guerre. Nous étions peu nombreux à pratiquer cette danse, et il n'y avait pas de lieux de jazz à Paris où apprendre à danser. Peu de gens avaient transmis leur enseignement et le be-bop me paraissait vraiment isolé. Les danseurs de be-bop, c'était comme une élite, la mode était surtout au rock, et j'ai eu envie de diffuser l'enseignement du be-bop, de communiquer ma passion à d'autres. Les rats de caves, c'était un nom commun en 1945, et on l'a utilisé comme nom de groupe en hommage à ce que faisaient

« Vous pouvez ne pas avoir un très bon niveau technique, mais si vous avez du swing, c'est bien parti. »

les anciens ; ça a vraiment démarré à la fin des années quatre-vingt et en 1990 on a vraiment fait un travail pro', plus structuré. Les cours se déroulaient dans les maisons des jeunes en banlieue, et un beau jour, en 1996 je crois, nous sommes arrivés dans notre école principale du Caveau de La Huchette, haut lieu du jazz. C'est là que nous avons vraiment démarré avec des cours de be-bop pour apprendre à danser au sol.

c'est vraiment un plaisir détente. On fait aussi des stages pour ceux qui veulent faire des spécialités, tout ce qui est acrobatique, le pas sauté new orleans.

Quelles sont les caractéristiques du be-bop dansé ?

Le be-bop c'est surtout le nouvelle-orléans, la musique de jazz traditionnelle. On ne danse pas par exemple sur du free jazz. C'est soit le big band, soit le nouvelle-orléans.

Ce que vous appelez le be-bop n'a donc rien à voir avec l'appellation contrôlée « bebop » dans le jazz ?

Tout à fait. Les danseurs traversent les époques en faisant les mêmes pas de base, et le jour où il y a eu la vogue du bebop en France, sur le plan musical, et les danseurs ont dit qu'ils faisaient du be-bop. Ils dansaient la musique du jour. Quelques années plus tard, le rock and roll

est arrivé, dans les années 1955-1960, et les mêmes danseurs avec les mêmes pas disaient qu'ils faisaient du rock and roll !

Autrement dit, la danse swing s'est renommée be-bop parce qu'elle se dansait dans les années 1945-1955. Si on remonte dans l'histoire, est-ce que vous arrivez à dater les pas que vous faites aujourd'hui ? Quand ont-ils été créés ?

Je crois que c'est en 1945, juste après la guerre.

Est-ce que par exemple dans le film *Hellzapoppin* (1941), il y a des similitudes avec ce que vous dansez ?

Oui, alors là c'est plutôt le swing américain, le lindy hop, alors que le be-bop, c'est le swing français, c'est Saint-Germain-des-Prés après la guerre. En 1927, notre ami Charles Lindbergh avait traversé l'Atlantique et pour commémorer ce fait, les danseurs de swing du Savoy Ballroom ont baptisé leur danse *lindy hop*.

Pouvez-vous définir les différences techniques entre le be-bop et le lindy hop ?

Avant tout, on a un pas de base différent, on fait du six temps (be-bop/swing français), ils font du huit temps (lindy-hop/swing américain). Mais on fait aussi du huit temps et ils font aussi du six temps, mais occasionnellement ! La gestique est différente : le lindy hop est plus enroulé, les danseurs sont plus baissés, plus courbés, plus tribaux, ils dansent plus en rond. Dans le be-bop, on a un côté plus tonique, plus sec, un pas sauté plus resserré, on est penché aussi mais pas courbé, on danse plutôt en long.

Quand vous dites « new orleans », qu'est-ce que ça évoque ?

Le jazz traditionnel, Louis Armstrong, tous les grands musiciens de La Nouvelle-Orléans, le côté saxophone soprano, tous les instruments à vent, un jazz pas du tout sophistiqué, c'est vraiment la musique dynamique et swingante.

En quoi consistent les démonstrations, les spectacles ?

Au départ, c'étaient de simples démonstrations en banlieue dans les MIC ou pour les fêtes de quartier, puis c'est passé à des galas privés pour des sociétés ou des comités d'entreprises et finalement on a fait des grandes nuits de la danse avec d'autres écoles de danse.

Quels spectacles marquants avez-vous produits ?

Avec Les Rats de Cave on a fait des shows à la Mairie de Paris en 1997 et 1998, à La Huchette, et des télévisions avec Jacques Martin dans les *Thés Dansants*. Nos premières télés, c'était avec Marc Laferrière dans les *Rendez-Vous du Dimanche* de Michel Drucker en 1978.

Comment s'organise une chorégraphie ? On vous a vus par exemple à La Huchette en mars 2002 dans une chorégraphie sophistiquée et enlevée avec trois couples, accompagnés par Air Mail Special, la formation de Jean-Christophe Villemer (dm).

Ça commence d'abord par le choix de la musique... Soit en accord avec l'orchestre avec lequel on passe, sinon on choisit sur CD. Il faut que la musique soit assez facile à découper, qu'elle nous intéresse, et surtout qu'elle soit scénique, une musique qui ait de la pêche, qui permette de faire un spectacle. Il faut se donner, on est sur scène ; il faut que ça motive tout le monde. Si j'aime une musique, mais qu'elle est douce, trop calme, ça n'accrochera pas le public. Il faut une musique qui a du ressort. Ensuite, au niveau chorégraphique, on prend les principales figures, les plus visuelles, les plus scéniques, et on dépose tout ça dans le désordre sur un papier ; puis en fonction des tempos de musique, des breaks, de ce qu'on entend, on met le puzzle en forme.